

# *Le déluge*

*Pourquoi, d'une vague implacable,*

*Vieil Océan, viens-tu toujours*

*Battre de ta prison de sable*

*Les indestructibles contours ?*

*Ta perds ton temps, tu perds ta peine ;*

*Ne vois-tu pas que cette arène*

*A ta colère sert de frein ?*

*Que ta viens t'épuiser contre elle*

*Comme un enfant dont la main frêle*

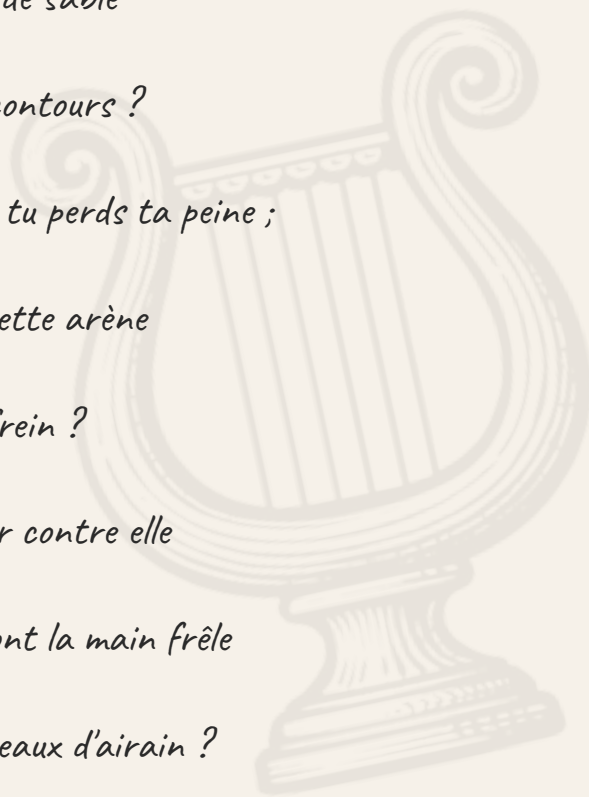
*Heurterait des barreaux d'airain ?*

*Est-ce pour frapper d'épouvante*

*Les peuples rangés à tes bords*

*Que sur ta falaise mouvante*

*Tu rejaillis avec efforts ?*



*Mais nul n'a peur de ta menace ;*

*Chacun de nous choisit la place*

*La plus voisine de tes flots.*

*Insoucieuses et tranquilles,*

*Tu vois jusqu'au sein de tes lies*

*Les nations vivre en repos.*

*Cesse donc, ô mer en démente,*

*De bondir ainsi contre nous.*

*N'as-tu pas tout le gouffre immense*

*Pour y déchaîner ton courroux ?*

*Épargne enfin ces vieilles rives*

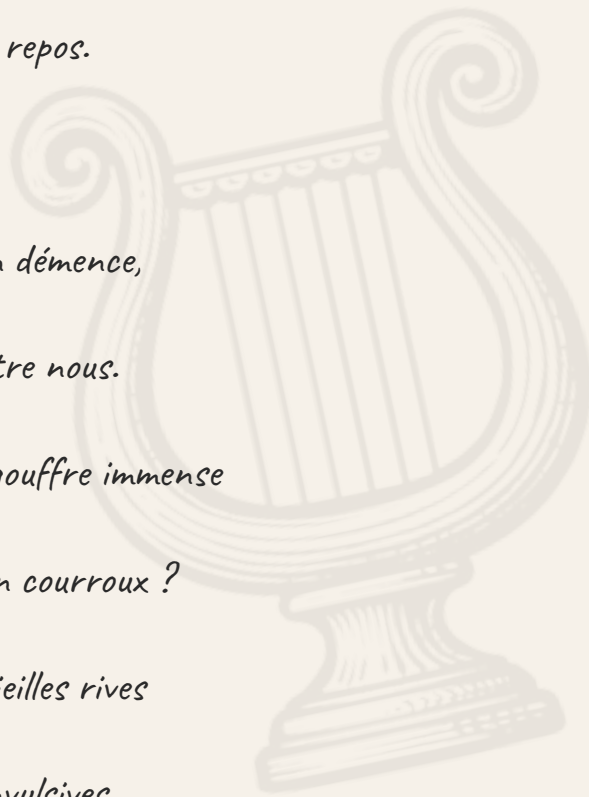
*Que de tes lames convulsives*

*Le choc trop longtemps ébranla :*

*Ta colère est stérile et folle ;*

*Car tu sais bien qu'une parole*

*A dit : « Tu t'arrêteras là ! »*



*Tu le sais bien ! Mais non, peut-être*

*As-tu perdu le souvenir*

*De l'heure lointaine où ton maître*

*Fit ces bords pour te contenir ;*

*Et peut-être as-tu, pour ta gloire,*

*Gardé seulement la mémoire*

*D'un jour plus fameux et plus grand,*

*De ce jour où ton flot sublime*

*Se dressa du fond de l'abîme*

*Et partit comme un conquérant !*

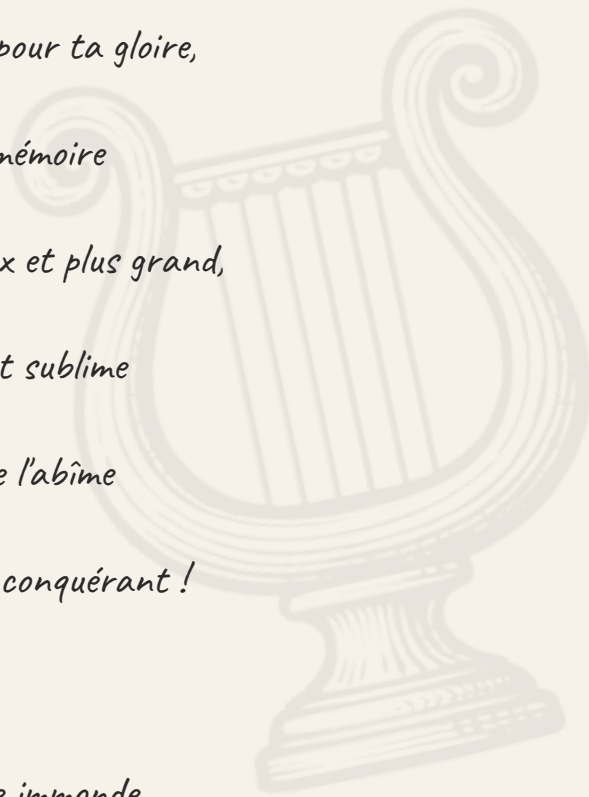
*L'impie orgueil, le vice immonde*

*Gagnaient partout le genre humain ;*

*L'iniquité, reine du monde,*

*L'avait pris déjà dans sa main.*

*Dieu se leva : « Faisons justice !*



*Il est temps que j'anéantisse  
Les œuvres d'un globe pervers,  
Et que le châtement efface  
Jusqu'aux vestiges de la race  
Qui profane cet univers ! »*

*Il dit, et les cieux s'obscurcirent ;  
La nue ouvrit ses noirs trésors,  
Et tes ondes, ô mer ! Frémirent  
Et s'élançèrent de leurs bords ;  
Et les nations refoulées,  
Devant les eaux amoncelées,  
Partout reculèrent d'horreur ;  
Mais, hélas ! Que sert la fuite ?  
Les eaux étaient à leur poursuite,  
Courant plus vite que la peur.*



*Le monstre avait rompu sa chaîne ;*

*De sa cage emportant les gonds,*

*Terrible, il franchissait la plaine*

*Retentissante sous ses bonds.*

*Loin de ta plage escaladée,*

*Tu broyais, ô mer débordée,*

*Arbres, maisons, champs nourriciers*

*Tes vagues roulaient sur la terre*

*Comme des chariots de guerre*

*Trainés par de fumants coursiers.*

*Alors, à travers les campagnes,*

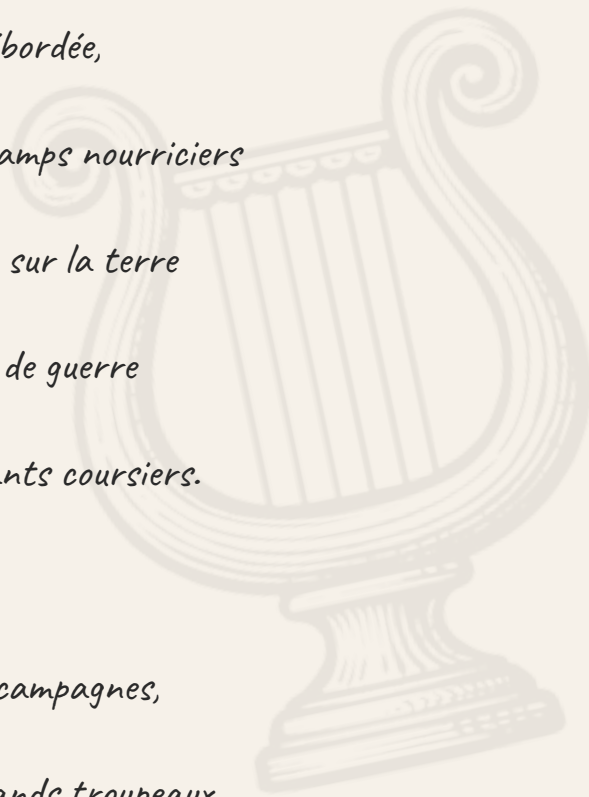
*On vit, comme de grands troupeaux,*

*S'enfuir vers les hautes montagnes*

*Les peuples chassés par les eaux.*

*On vit la race humaine entière*

*Assiéger, sombre fourmilière,*



*Les plateaux des monts trop étroits ;*

*Pressés, entassés par cent mille,*

*Le fort étouffant le débile,*

*Les sujets marchant sur les rois.*

*Prêtresses des plaisirs infâmes,*

*Pontifes des dieux imposteurs,*

*Soldats superbes, faibles femmes,*

*Tout se rua vers les hauteurs,*

*Des grands bois tout gravit les tiges ;*

*Chacun – tels étaient leurs vertiges ! –*

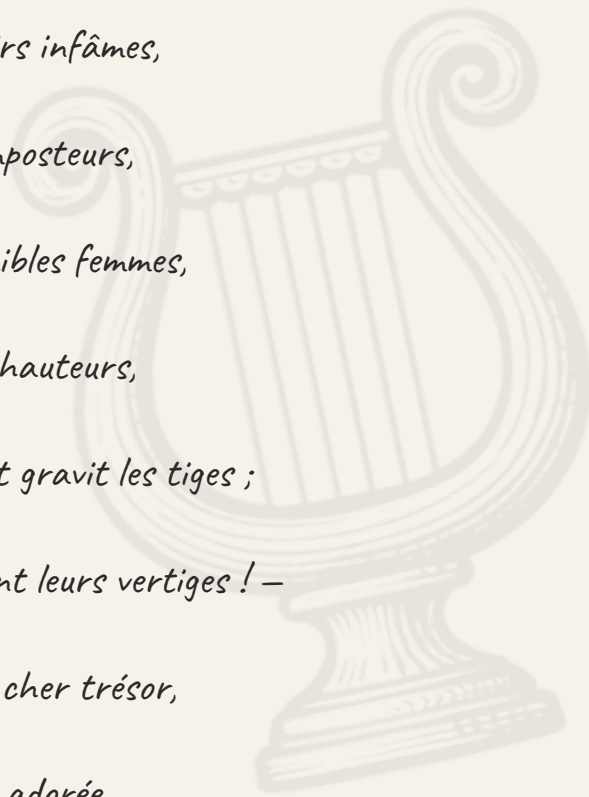
*Emportant son plus cher trésor,*

*L'amant sa complice adorée,*

*Le pauvre marchand sa denrée.*

*L'avare son sac gorgé d'or.*

*Ô désespoir ! Le flot approche,*



*Le voici fumant et grondant.*

*Gravissez encore cette roche !*

*Étreignez ce rameau pendant ! –*

*Vers des retraites inconnues,*

*On vit jusques au sein des nues*

*S'élançer les pâles humains,*

*Et, surprises dans ces retraites,*

*Les mères dresser sur leurs têtes*

*Leurs enfants noyés dans leurs mains.*

*En vain les vierges éperdues*

*Tombent et roulent à genoux,*

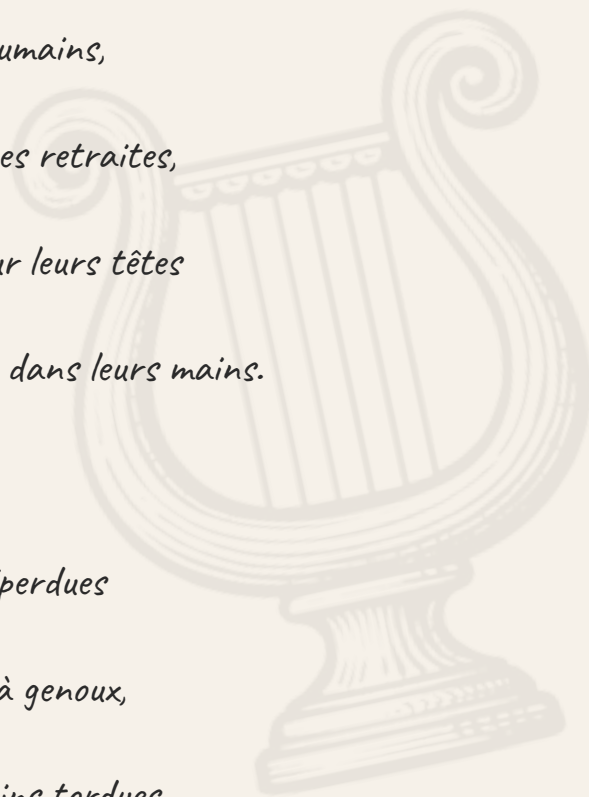
*Et de leurs pâles mains tordues*

*Conjurent le flot en courroux :*

*Sourde à toute voix qui l'implore,*

*L'onde impitoyable dévore*

*Tout ce qui s'oppose à son cours.*



*Sans reprendre une fois haleine,  
Elle a conquis plaine sur plaine,  
Et sa fureur monte toujours.*

*Elle monte, et, du ciel qui penche  
Toutes ses urnes à la fois,  
L'averse en cascades s'épanche  
Et des cités crève les toits.*

*A l'eau des mers qui s'amoncelle  
S'unit partout l'eau qui ruisselle  
Du réservoir des cieux béants ;  
Partout descendent les nuages,  
Et partout monte sur les plages  
L'éruption des Océans.*

*Elle monte, elle écume, elle entre :  
Où fuir encore ? Où se cacher ?*



*Elle atteint le lion dans l'ancre,*

*Et chasse l'aigle du rocher.*

*Adieu les palais et leurs hôtes !*

*Adieu les villes les plus hautes !*

*Adieu donjons ! Temples, à bas !*

*Aux lieux où régnait la luxure,*

*Les morses cherchent leur pâture,*

*Et le phoque y vient mettre bas.*

*Sous les trombes, sous les tonnerres,*

*Et sous les vents et sous les eaux,*

*Craquent les palmiers centenaires,*

*S'émiettent les monts en morceaux.*

*L'aspect du globe se transforme :*

*Ce n'est plus qu'un fantôme énorme*

*Qui n'a ni couleur ni contour.*

*L'espace, envahi par les vagues,*



*Se perd en des horizons vagues*

*Éclairés d'un sinistre jour.*

*Et pêle-mêle, à leur surface,*

*Flottent cadavres et mourants,*

*Et débris que le flot amasse,*

*Qu'il roule au hasard des courants,*

*Et par troupeaux, le cerf qui brame,*

*Le tigre, l'ours, l'hippopotame*

*Et le mammouth démesuré ; —*

*Et, fatigué d'un vol suprême,*

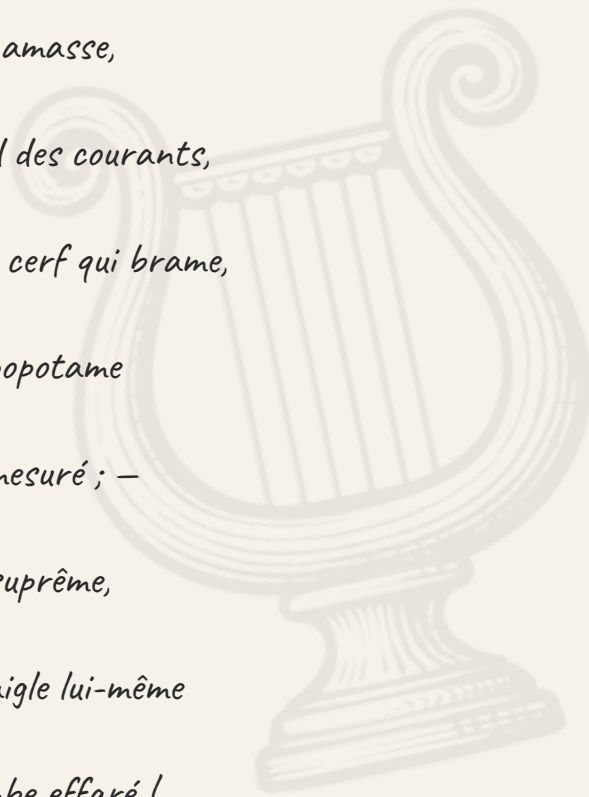
*Du haut des cieux l'aigle lui-même*

*Au gouffre amer tombe effaré !*

*Plus de rivage, plus de digue !*

*Rien que la mer, la mer partout,*

*Qui se répand, qui se prodigue*



*D'un bout du globe à l'autre bout.*

*Dans son élan que rien n'arrête,*

*Elle gravit, de crête en crête,*

*Les monts les plus audacieux ;*

*Toujours, encore, sans relâche,*

*Jusqu'à ce que son onde cache*

*Le pic le plus voisin des cieux !*

*Triomphez donc, vagues sublimes !*

*Chante ta victoire, Océan !*

*Tu foules tes plus fières cimes :*

*Atlas, Himalaya, Liban !*

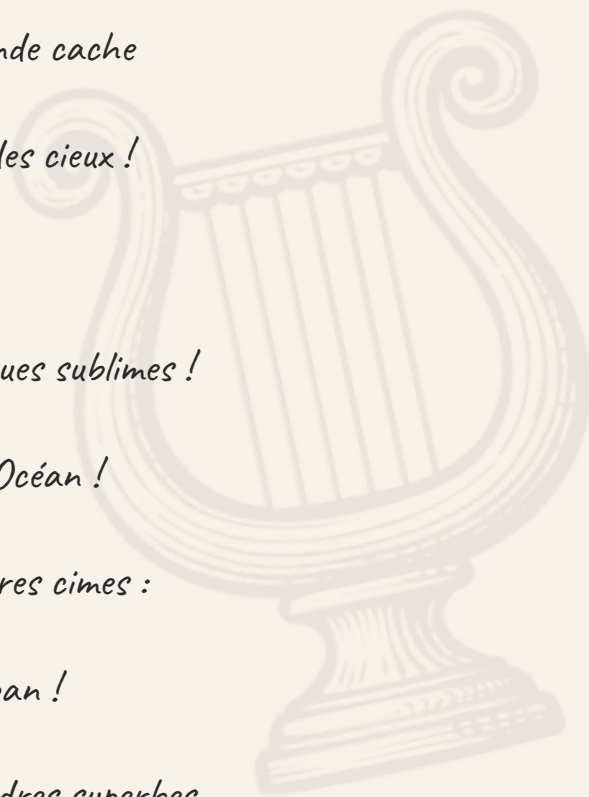
*Dans ton sein les cèdres superbes*

*Sont affaissés comme des herbes*

*Et tremblent comme des roseaux.*

*Ta vague est partout répandue ;*

*Tu promènes sur l'étendue*



*La masse immense de tes eaux.*

*Triomphe ! À ce moment, le globe*

*C'est toi seul, c'est ton flot uni.*

*Triomphe ! Des plis de ta robe*

*Tu vas balayant l'infini !*

*Auteur du plus grand des désastres,*

*Tu jettes jusqu'au front des astres*

*Ton écume au rire insultant !*

*Rien, plus rien sur ton eau sans borne,*

*Si ce n'est un navire morne*

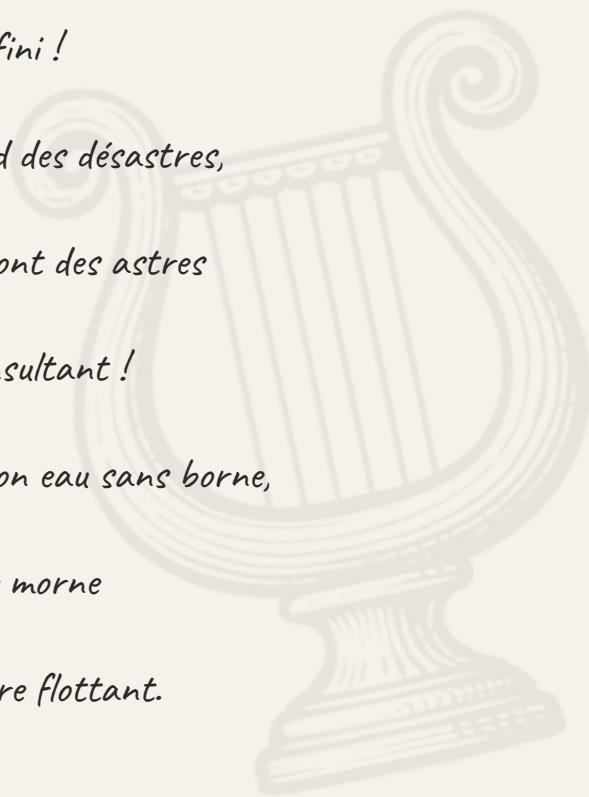
*Qui semble un sépulcre flottant.*

*Mais, en proclamant ta victoire,*

*Hâte-toi surtout d'en jouir,*

*Car l'heure unique de ta gloire*

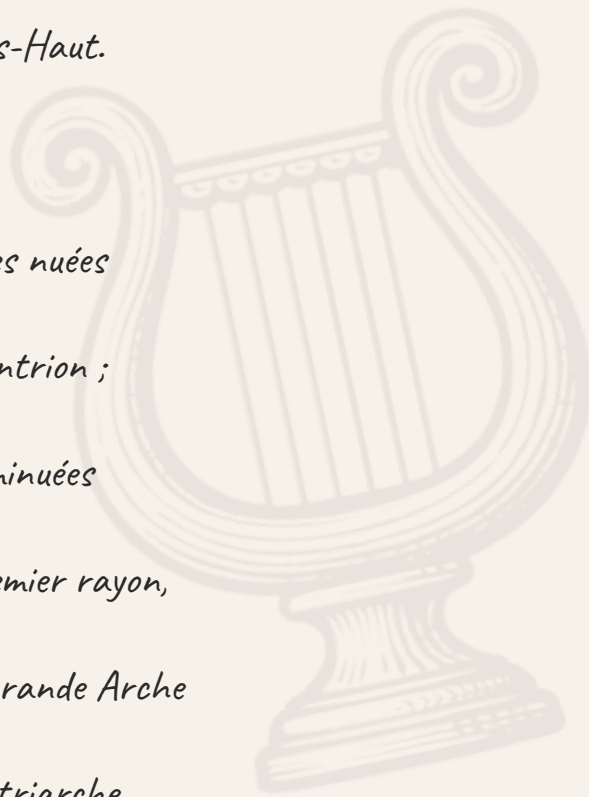
*Sera prompte à s'évanouir.*



Bientôt, abaissé de ce faite,  
Tu devras rendre ta conquête  
Et redescendre de si haut.

Pour que ton onde se retire,  
Que faut-il ? Il faut un zéphire  
Et la volonté du Très-Haut.

Le zéphyr souffla : les nuées  
S'ouvrirent au septentrion ;  
Dieu sur les eaux diminuées  
Fit descendre un premier rayon,  
Le sol reparaît ; la grande Arche  
Arrête son saint Patriarche  
Sur un sommet d'où l'onde a fui ;  
Il soit, il offre un sacrifice  
Au Dieu terrible, au Dieu propice  
Qui sauva tout un monde en lui.



*Éloignez-vous, derniers orages !*

*L'Éternel, entrouvrant les cieux,*

*Déploie au milieu des nuages*

*Les couleurs d'un arc radieux.*

*La terre dans cet arc immense*

*Admire un signe de clémence,*

*Tandis que l'Océan dompté*

*Ne voit dans le céleste emblème*

*Qu'un joug imposé par Dieu même*

*A son fol orgueil révolté.*

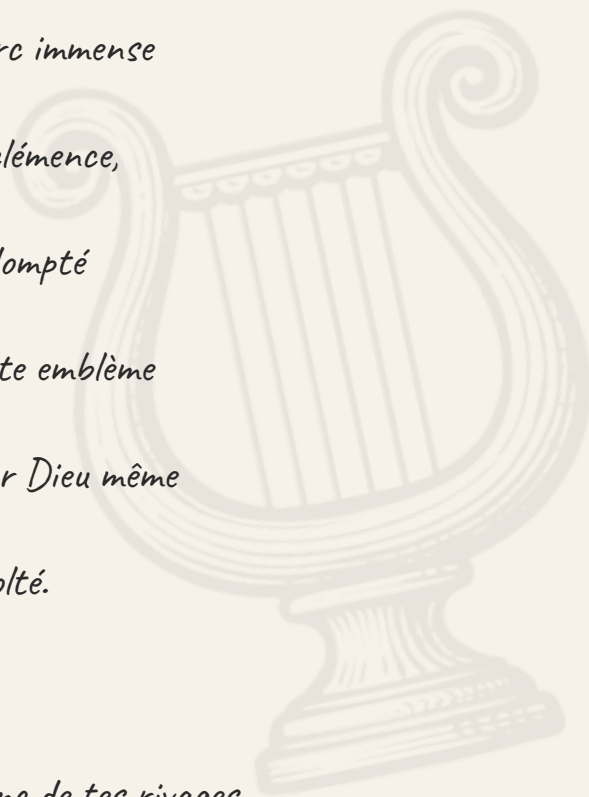
*Viens donc, viens donc de tes rivages*

*Assiéger les âpres contours ;*

*Ronge tes bords, mine tes plages,*

*Et recommence tous les jours.*

*Mais souviens-toi, mer insensée,*



*Que la main qui t'a repoussée*

*A désormais fixé tes lois,*

*Et que ton flot en vain se lève*

*Contre les sables d'une grève*

*Qu'il ne franchira pas deux fois !*

*Joseph Autran (1813-1877)*

